

"AUX YEUX DE LA SOCIÉTÉ, NOUS SOMMES LES 'AUTRES'"

La révolte et la force poétique des textes du rappeur palestinien Osloob alliées à la beauté méditative de la flûtiste franco-syrienne Naïssam Jalal. Ensemble, ils livrent "Al Akhareen", un disque intense, autour de la figure de l'Autre, qui déjoue les frontières musicales et humaines. Propos recueillis par Astrid Krivian

Comment est né le projet "Al Akhareen" ? Naïssam Jalal: J'ai rencontré Osloob à Beyrouth en 2008. D'emblée, la force de ses textes et l'originalité de ses arrangements m'ont fait halluciner. Beaucoup de beatmakers arabes imitent le rap américain en samplant de la funk. Osloob, lui, puise dans la musique arabe traditionnelle, folklorique, et même indienne, africaine... Nos démarches sont similaires, car je cherche moi aussi dans les musiques extra-occidentales des sources d'inspiration. Il m'a invitée plusieurs fois à improviser sur ses compositions. Quand il s'est installé en France, on a voulu pousser plus loin ce travail en duo.

78 LE COLIRRIER DE L'ATLAS **NUMÉRO 124** AVRIL 2018



ALAKHAREEN, de Osloob & Naïssam Jalal, Les couleurs du son/L'autre distribution, dans les bacs depuis le 2 mars.

EN CONCERT le 3 mai au New Morning, 7, rue des Petites-Ecuries, Paris X^e. newmorning.com

"Al Akhareen" signifie "les autres". Pourquoi ce

Osloob: En tant que réfugié au Liban, je représente "les autres" pour les Libanais, et aussi pour les Palestiniens vivant en Palestine. Naïssam, franco-syrienne, est elle aussi "les autres" pour les Français.

N. J.: Moi, dans ma banlieue parisienne; lui, dans son camp à Beyrouth, on a le même statut par rapport à la société dans laquelle on vit : on en est le corps étranger. De différente manière bien sûr, car il n'y a pas de commune mesure entre le traitement des enfants d'immigrés en France et celui des Palestiniens au Liban. Même nés sur le territoire, ils n'ont pas la nationalité libanaise. Beaucoup de métiers leur sont interdits. Ils n'ont pas accès à la propriété. Ils souffrent d'une discrimination très ancrée. Ils subissent les conséquences de leur déracinement et de la guerre civile libanaise. En France, les enfants d'immigrés héritent des séquelles d'une histoire coloniale, de conflits que nous n'avons pas vécus. Il y a des douleurs non dites, une violence inconsciente. Le mot "arabe" est tabou, sale... alors que c'est une civilisation millénaire! Et je suis sûre que beaucoup d'Africains ou d'Asiatiques ressentent la même chose que moi. Les médias, les autorités, conçoivent un discours truffé de stéréotypes sur nous, mais qui nous écoute? Notre disque porte notre voix, on raconte nos histoires. On interroge aussi la figure de l'Autre : qui est-il ? Que fait-il là? Quel regard pose-t-on sur lui?

"Moi, dans ma banlieue parisienne; Osloob, dans son camp à Beyrouth, on a le même statut par rapport à la société dans laquelle on vit: on en est le corps étranger"

NAÏSSAM JALAL

Osloob, comment avez-vous découvert le rap?

O.: Je me souviens de Gangsta's Paradise, de Coolio, en 1995. J'essayais de faire la même chose que lui. Je m'identifiais aux Afro-Américains, à leurs problèmes politiques, sociaux. Ensuite, i'ai compris que c'était quand même différent de ma propre condition. Mais je me suis reconnu dans cette forme d'expression d'une révolte. Et, avec le temps, j'ai forgé mon propre style.

N. J.: Et l'écriture poétique est au cœur du hip-hop comme dans la civilisation arabe! Depuis la nuit des temps, la poésie est l'art des Arabes par excellence. Le Coran est un recueil de poèmes... Il y a toujours eu des tournois de poésie, des joutes de paroles dans les villages... Les poètes sont passés maîtres dans l'art d'improviser, comme les freestyles, les egotrips ou les battles dans le rap.

Le morceau "Mafraq Tareeq" (Carrefour des chemins) parle de l'exil d'Osloob...

O.: J'y raconte mon départ du Liban, ma demande d'asile en France et ma vie ici, l'apprentissage de la langue... Avant, j'étais déjà en exil, et je le suis encore. Ce n'est pas très différent, mais c'est une nouvelle aventure. Je réside à Saint-Denis, et ça va, c'est comme un grand camp de réfugiés! (rires). La communauté palestinienne vit séparée des Libanais. Je suis un Palestinien né au Liban, mais je ne suis pas libanais et je ne suis jamais allé en Palestine... Ce sont des sentiments complexes. La terre de mes racines est un rêve pour moi, une grande source d'imagination. J'aimerais y aller, mais pour l'instant l'Etat d'Israël me l'interdit. Ouand j'écris, je pense beaucoup à cette situation, je me tiens informé des actualités en permanence. Mon âme est en Palestine.

Vous abordez aussi la situation en Syrie dans "Ana Al Aaris" (Je suis le fiancé).

N. J.: Dans ce texte poétique, Osloob évoque par métaphores le peuple syrien qui cherche la liberté et se fait trahir par tous. Le peuple, c'est le fiancé ; la liberté, c'est la mariée, et il ne sait pas où elle est. Il la cherche le jour du mariage. De nombreux inconnus sont invités : politiciens, hommes de religions, ONG... qui brandissent des pancartes et cachent la vérité. Dès que le fiancé veut bouger, tous lui intiment de rester assis. C'est une image forte de la situation actuelle du pays, qui n'est pas juste un problème svrien. Arabie saoudite, Iran, Russie, Etats-Unis, Turquie, Israël... tous essaient d'avoir leur part, aux dépens de ce peuple qui cherche sa liberté.

Le morceau acoustique "May Malha" (Eau salée), qui raconte la traversée de clandestins en mer, clôture l'album.

N. J.: Il est très important pour nous d'avoir une couleur acoustique, dénudée, minimaliste, on aime ça. "Mais l'eau s'introduit clandestinement/Comme nous en fait/Et rien ne peut l'arrêter" : c'est une belle façon de finir le disque : tu peux rejeter l'autre, le tuer... mais la vie est plus puissante. Rien ne pourra stopper les migrations, surtout tant qu'on volera les richesses des autres et qu'ils vivront dans la misère. Le rêve de vivre ailleurs une vie meilleure sera le plus fort.

Dans cet album, vous déjouez également les codes des genres musicaux?

N. J.: Oui. Dans notre monde, tout est compartimenté. Or, il faut ouvrir les musiques et permettre à tous d'y avoir accès. Nous sommes le fruit de tous ces styles, il n'y a pas de raison de faire du rap pour un public de banlieue ou, à l'inverse, d'en arrondir les angles pour toucher des spectateurs de jazz, plutôt bourgeois. Ce sont des clichés, le hip-hop brasse un public très large et mon jazz figuratif raconte des histoires, il est accessible à tout le monde. ■